

# L'IMAGINAIRE DU CARCÉRAL DANS *LA RELIGIEUSE*

KOUACOU Gnacabi Prince Albert

Université de Cocody-Abidjan (Côte-d'Ivoire)

## RESUME

Dans *La Religieuse* de Denis Diderot, le cadre de vie de l'héroïne, Suzanne Simonin, est représenté au lecteur d'une manière partielle et partielle par le narrateur-personnage qui en fait un espace carcéral. Cet espace de vie qui, *a priori*, devrait favoriser l'épanouissement de l'espèce humaine, revêt, *a posteriori*, aux yeux de Suzanne Simonin, une valeur négative. Car celle-ci est victime de persécutions tant dans la maison familiale qu'au couvent. C'est pourquoi cette représentation peut être dite subjective en raison de son caractère expressif. Au demeurant, Suzanne Simonin, prenant le relais de Denis Diderot, s'en prend aux contraintes familiales, religieuses et politiques.

**Mots clés :** Imaginaire, carcéral, représentation, famille, couvent.

## ABSTRACT

The surroundings of the heroine, Suzanne Simonin are represented in one-sided and partial way in Denis Diderot's *La Religieuse* by the narrator-character as a prison universe. This space of life which should normally favour human being's full bloom, remains negative value for Suzanne Simonin, for she is victim of familial and monastery persecutions. That is why the representation can be said subjective due to its expressive feature. After all, taking over from Denis Diderot, Suzanne Simonin blames the familial, religion and political constraints.

**Key words :** Imaginary, prison, representation, family, monastery.

## INTRODUCTION

De façon générale, l'imaginaire est le fruit du travail de l'imagination. En littérature, il rend compte de la singularité de l'histoire personnelle et témoigne de la représentation subjective du monde. C'est la capacité d'un individu à se représenter le monde à l'aide d'un réseau d'association d'images qui lui donnent un sens. Ainsi pour Gilbert Durand, « *ce n'est rien d'autre que ce trajet dans lequel la représentation de l'objet se laisse assimiler et modeler par les impératifs pulsionnels du sujet.* »<sup>1</sup>

L'imaginaire, en tant que tel, traverse considérablement et presque de manière primordiale le roman-mémoire du XVIII<sup>ème</sup> siècle, cette sorte de journal intime qui relate la vie tumultueuse de personnages qu'il présente comme des victimes innocentes. En effet, dans *La Religieuse*<sup>2</sup> de Denis Diderot, auteur, narrateur et héroïne se confondent à l'occasion. Pour rendre témoignage de leur vie, la destinée de Suzanne Simonin rejoint, en fait, celle de Diderot (qui reçoit la tonsure contre son gré à l'âge de 12 ans) ou celle de la sœur de ce dernier morte folle dans le couvent des Ursulines de Langres.

N'est-ce pas, en raison de ce désenchantement, que Suzanne Simonin se représente à elle-même et aux autres un univers déstructuré ? L'expérience personnelle n'est-elle pas à la base de la déconstruction du cadre de vie de l'héroïne ? Autrement dit, l'expérience personnelle n'amène-t-elle pas Suzanne Simonin à conférer une dimension imaginaire qui la conduit à une représentation carcérale de son milieu de vie, résultat de ses frustrations ? N'est-ce pas pour cela que cette représentation peut être dite subjective en raison de son caractère expressif ?

Inscrivant la présente étude dans une perspective thématique, nous articulons notre démarche de sorte à mettre en évidence le caractère subjectif de la représentation, laquelle débouche conséquemment sur une sémantique du carcéral à partir des concepts de saillance et de prégnance.

## **I.- UNE REPRESENTATION SUBJECTIVE**

La représentation, pour autant qu'on la tienne héritière du symbole, en sa version littéraire, requiert les caractéristiques de ce dernier dont les caractéristiques sémantiques relèvent d'un artificiel forcément donné. Elle dénature ainsi à son gré, et pour son compte, la chose qu'elle est sensée rendre et justifie pourquoi, selon Gilbert Durand, « ...*l'image-aussi dégradée qu'on puisse la concevoir-est en elle-même porteuse d'un sens qui n'a pas à être recherché en dehors de la signification imaginaire. C'est finalement le sens figuré qui seul est significatif, le soi-disant sens propre n'étant qu'un cas particulier et mesquin du vaste courant sémantique qui draine les étymologies.* »<sup>3</sup>.

Justement l'espace de vie de Suzanne Simonin (la maison familiale et le couvent) dans *La Religieuse* de Diderot est représenté au lecteur à travers le prisme de la subjectivité unique d'un individu qui le déforme

en un univers carcéral. Dominée par la souffrance et l'accentuation de l'émotion, cette vision à la fois partielle et partielle, comme il fallait bien s'y attendre, se donne à lire dans presque toutes les pages du livre, dans presque tous les moments de la vie de Suzanne Simonin donc.

En effet, « *Quoique je sois jeune, j'ai bien eu de la peine ; il y aura bientôt vingt ans que je souffre. Je ne sais si je pourrais vous dire tout, et si vous aurez le cœur de l'entendre. Peines chez mes parents ; peines au couvent de Sainte-Marie ; peines au couvent de Longchamp, peines partout. Chère mère, par où voulez-vous que je commence ?* »<sup>4</sup>.

Le texte se réduit, de fait, à la seule position focale de Suzanne Simonin au moyen de ce que Roland Barthes appelle « *Le mode personnel du récit* »<sup>5</sup> où tout s'ordonne par rapport à la narratrice car tout gravite autour d'elle. C'est avec elle du moins que le lecteur de *La Religieuse* découvre l'espace familial et religieux dans une dimension carcérale.

#### **A.- Un univers familial étouffant**

Sous le regard de Suzanne Simonin donc, le foyer familial, lieu par excellence de quiétude, d'affection, de liberté, est devenu le symbole de toutes les formes d'aliénation, d'humiliation et d'oppression. En effet, fruit d'une liaison adultérine de sa mère, Suzanne est rejetée par ses parents. Et contrairement à ses deux sœurs aînées qui sont entourées d'affection parentale, elle connaît des supplices :

« *Certainement je valais mieux que mes sœurs, pour les agréments de l'esprit et de la figure, le caractère et les talents ; et il semblait que mes parents en fussent affligés. Ce que la nature et l'application m'avaient accordé d'avantages sur elles devenant pour moi une source de chagrins ; afin d'être aimée, chérie, fêtée, excusée, toujours comme elles l'étaient ; dès mes plus jeunes ans, j'ai désiré de leur ressembler* »<sup>6</sup>.

Pis, pour l'éloigner de l'héritage des Simonin, elle est mise au couvent de Sainte-Marie contre son gré. Mais, après le scandale du refus de confirmer ses vœux prononcés sous contrainte, elle est ramenée à la maison familiale et enfermée dans sa chambre que, métaphoriquement, elle assimile déjà au carcéral : « *J'entrai dans ma nouvelle prison, où je passai six mois, sollicitant tous les jours inutilement la grâce de lui parler, de voir mon père ou de lui écrire. On apportait à manger. On me servait. Une domestique m'accompagnait à la messe les jours de fête et me renfermait* »<sup>7</sup>.

C'est dans l'évocation de la maison familiale que Suzanne Simonin

trouve ses malheurs. Paradoxe sémantique, car cet espace, supposé plein et chaud *a priori*, se revêt, *a posteriori*, par le vécu de Suzanne Simonin, des sèmes et des schèmes de clôture et de prison, et donc de vide et de froid. La maison familiale devient alors clôture et claustration déprimantes. C'est pourquoi Suzanne Simonin s'interroge et cherche à comprendre : « *Tant d'inhumanité, tant d'opiniâtreté de la part de mes parents, ont achevé de me confirmer ce que je soupçonnais de ma naissance. Je n'ai jamais pu trouver d'autres moyens de les excuser. Ma mère craignait apparemment que je ne revinsse un jour sur le partage des biens ; que je ne redemandasse ma légitime ; et que je n'associasse un enfant naturel à des enfants légitimes.* »<sup>8</sup>.

Le foyer familial, aux yeux de Sœur Suzanne et dans ce contexte, devient l'espace de l'impossible accomplissement. On y décèle une atmosphère glaciale et sinistre où n'existe aucun rapport convivial entre les membres de la famille, du moins entre les autres et elle et non pas entre elle et les autres. M. Simonin, rongé par la haine, se montre ainsi étrange et étranger à sa famille. Mme Simonin, dans le souci de préserver son mariage et de se faire pardonner sa faute, éloigne Suzanne de l'héritage familial. Les filles aînées, avides d'argent, rejettent leur sœur. Puis l'aveu est finalement fait par le Père Séraphin, directeur de conscience de la famille : « *-Ah ! Mademoiselle, l'intérêt, l'intérêt ! Elles n'auraient point obtenu les partis considérables qu'elles ont trouvés. Chacun songe à soi dans ce monde ; et je ne vous conseille pas de compter sur elles si vous venez à perdre vos parents ; soyez sûre qu'on vous disputera jusqu'à une obole la petite portion que vous aurez à partager avec elles.* »<sup>9</sup>.

Ce sacrifice rapproche la jeune fille du Christ. En effet, à l'instar de celui-ci qui s'est sacrifié pour expier les péchés de l'humanité, Sœur Suzanne, par amour et respect filial accepte de se sacrifier pour racheter le péché de sa mère. Par la souffrance expiatoire, elle empêche l'ordre familial de s'écrouler.

En fin de compte, la maison familiale est pour Suzanne Simonin, un espace clos, symbole d'enfermement qui contraste avec le dehors.

Mais ce n'est tout : le corollaire sémantique de cette vision s'actualise dans le couvent, autre lieu d'oppression pour Suzanne Simonin.

### **B.- Un univers religieux oppressant**

Le narrateur-personnage entraîne le lecteur dans trois couvents,

Sainte-Marie, Longchamp, Sainte-Eutrope d'Arpajon, tous dominés par une vocation carcérale de son point de vue. Parcourons-les l'un après l'autre et avec elle.

Sainte-Marie d'abord. C'est un couvent de femmes réputé pour son fanatisme religieux. A l'instar de Suzanne Simonin, de nombreuses jeunes filles y sont faites religieuses malgré elles. Aucun artifice n'est négligé par les religieuses pour « enterrer » vivantes ces jeunes innocentes dans les couvents comme aux temps de l'Inquisition. Cet univers, *a priori* spirituel, devient malheureusement mondain du fait de la méchanceté du personnel conventuel : « *Oh! Monsieur combien ces supérieures de couvent sont artificieuses ! Vous n'en avez point d'idée. Elle écrit en effet. Elle n'ignorait pas les réponses qu'on lui ferait. Elle me les communiqua et ce n'est qu'après bien du temps que j'ai appris à douter de sa bonne foi.* »<sup>10</sup>.

Les tendresses de la mère supérieure de Sainte-Marie, loin d'amener Sœur Suzanne à servir Dieu, à renforcer son degré de spiritualité, sont hypocrites. Si elle cherche à la retenir c'est pour des raisons pécuniaires. En effet, la Supérieure use d'artifices pour maintenir Suzanne Simonin au couvent par intérêt, du moins pour bénéficier d'une pension religieuse de plus.

Dans un tel espace, Suzanne Simonin se découvre différente des autres religieuses qui ont accepté, malgré elles, de sacrifier leur liberté. Ainsi les valeurs qu'elle incarne (la pureté naturelle, la franchise, la liberté, la justice, etc.) dérangent les autres. Cette différence va être l'élément catalyseur de l'action générale du récit à Sainte-Marie. L'aspiration de Suzanne à la liberté perturbera l'atmosphère de cet espace. La situation s'étant totalement détériorée après le scandale du refus de renouvellement des vœux. On lui fera mille et une récriminations jalonnées de persécution : « *A ces mots une des sœurs laissa tomber le voile de la grille ; et je vis qu'il était inutile de continuer. Les religieuses m'entourèrent, m'accablèrent de reproches. Je les écoutai sans mot dire. On me conduisit dans ma cellule où l'on m'enferma sous la clef.* »<sup>11</sup>. Sœur Suzanne resta enfermée dans sa cellule pendant un mois. Les religieuses qui lui apportaient à manger posaient le repas à même le sol comme dans une véritable prison. C'est ainsi alors, parce que l'austérité pervertit les âmes les plus tendres, que : « *Il arriva un jour qu'il s'en échappa une de ces dernières de la cellule où on la tenait enfermée.*

*Voilà l'époque de mon bonheur ou de mon malheur, selon, monsieur, la manière dont vous en userez avec moi. Je n'ai jamais rien vu de si hideux. Elle était échevelée et presque sans vêtement. Elle traînait des chaînes de fer, ses yeux étaient égarés ; elle s'arrachait les cheveux ... Elle cherchait une fenêtre pour se précipiter. »<sup>12</sup>*

La psychologie scientifique nous enseigne que les représentations psychologiques reposant sur le jugement catégoriel visent à établir une typologie et des prototypes. Dans ce contexte, on comprend pourquoi, Suzanne Simonin ramène l'espace conventuel à un concept au lieu d'en donner une description détaillée comme dans un texte réaliste. Ici, sa subjectivité désigne le couvent de Sainte-Marie comme le lieu où les droits de l'homme sont constamment violés.

Longchamp est la deuxième maison conventuelle qui a reçu Suzanne comme pensionnaire. Mais ici encore on retrouve le sadisme et la méchanceté des religieuses les unes à l'égard des autres. Nombre de familles françaises obnubilées par la dévotion y ont confisqué la liberté de leurs progénitures à l'image de Suzanne Simonin. La mère supérieure Sainte-Christine qui succède à la supérieure de Moni l'érige en un « Dachau » religieux où certaines religieuses seront des loups pour d'autres : « *On ne se plaint plus de moi aux supérieurs ; mais on s'occupa à me rendre la vie dure. On défendit aux autres religieuses de m'approcher, et bientôt je me trouvai seule.* »<sup>13</sup>.

Sous le règne de la supérieure Sainte-Christine, Longchamp se détourne des valeurs fondamentalement ecclésiastiques (la piété, l'amour, la miséricorde, etc.) pour devenir un univers carcéral. Ainsi la supérieure et ses satellites prennent en aversion les favorites de sa devancière en général et Suzanne en particulier. De fait, « *Tous les matins une de mes exécutrices venait, et me disait : obéissez à notre supérieure, et vous sortirez d'ici.* »<sup>14</sup>.

Par là, le couvent de Longchamp exhibe des valeurs anti chrétiennes qui rendent Suzanne malheureuse et insensible comme Pierre. Se révoltant contre la persécution des religieuses rendues hystériques par l'enferment, elle tente un procès à la communauté religieuse afin de retrouver le monde libre. La démarche est mal appréciée par la mère supérieure et sa communauté qui mettent en branle la machine de persécution. Elle est alors persécutée comme un traître ; elle est même présentée comme un diable. Dans cette situation la jeune fille lie son sort à celui du Christ et se représente au moment de la crucifixion : « *Je*

*voyais l'innocent, le flanc percé, le front couronné d'épines, les mains et les pieds percés de clous, et expirant dans les souffrances. Et je me disais : « Voilà mon Dieu, et j'ose me plaindre ! » Je m'attachai à cette idée, et je sentis la consolation renaître dans mon cœur.»<sup>15</sup>.*

A l'image de Jésus Christ maltraité par les grands prêtres, Sœur Suzanne est torturée par d'autres religieuses. Les références à la passion du Christ sont nombreuses. Comme ce dernier, elle fait amende honorable et accorde son pardon à celles qui l'ont maltraitée: « *Je serais bien fâchée qu'il leur arrivât la plus petite partie des maux qu'elle leur souhaita. Je ne voudrais pas avoir arraché un cheveu de la tête de mon plus cruel ennemi* »<sup>16</sup>.

Au total l'austérité du couvent de Longchamp telle que décrite par Suzanne achève de convaincre le lecteur sur sa dimension carcérale. On est frappé par la sécheresse de cœur et la cruauté qui y règnent. Ce traitement inhumain infligé à cette fille l'a amenée à se retrouver au couvent de Sainte-Eutrope d'Arpajon.

Ce couvent se subdivise en deux micro-espaces. Le premier, marqué par le règne de la supérieure perverse, est perçu par Suzanne Simonin comme un espace de liberté relative. La supérieure, une obsédée sexuelle, est constamment à la recherche de sensations, d'une amitié particulière. De ce fait, elle transformera le couvent en lieu de plaisirs car « *Il y avait des jours où tout était confondu, les pensionnaires avec les novices, les novices avec les religieuses ; où l'on courait dans les chambres les unes des autres ; où l'on prenait ensemble du thé, du café, du chocolat, des liqueurs ; ...* »<sup>17</sup>.

L'arrivée de Suzanne à Sainte-Eutrope a métamorphosé l'esprit du couvent. La communauté est désormais heureuse. La supérieure est devenue plus juste à l'égard de toutes les religieuses. Elle donna même à la faveur de Suzanne des jours de repos qui sont en réalité des périodes de fête. Mais le sensualisme débordant de la supérieure finit par disposer d'elle. Elle perd sa gaieté et devient folle : « *Un matin, on la trouva pied nu, en chemise, échevelée, hurlant, écumant et courant autour de sa cellule, les mains posées sur ses oreilles, les yeux fermés et le corps pressé contre la muraille...* »<sup>18</sup>.

Comme on le voit, le monde clos entraîne la modification de la personnalité de l'homme. Les manifestations de l'hystérie et de la folie sont le résultat, selon Denis Diderot, des conditions de vie monacale présentée comme antinaturelle. Elle étouffe les désirs, la liberté

humaine et conduit à la mort, notamment de la mère supérieure qui, « *après avoir vécu plusieurs mois dans cet état déplorable, mourut. Quelle mort, monsieur le marquis ! Je l'ai vue, je l'ai vue la terrible image du désespoir et du crime à sa dernière heure. Elle se croyait entourée d'esprits infernaux...* »<sup>19</sup>.

Le second espace est lié au règne de la supérieure superstitieuse qui succède à la supérieure lubrique. Cette femme a le goût de la persécution. En effet, jugée responsable de la mort de la mère des novices, Suzanne est persécutée par la nouvelle supérieure et ses acolytes qui l'accusent « *d'avoir ensorcelé sa devancière ; elle le croit, et mes chagrins se renouvellent.* »<sup>20</sup>. Ce couvent fait, d'ailleurs, figure de forteresse, aux murs imposants et infranchissables. Placé sous une haute surveillance, il est fermé au monde extérieur : « *C'est un bâtiment carré, dont un des côtés regarde sur le chemin, et l'autre sur la campagne et le jardin. Il y avait à chaque fenêtre de la première façade une, deux ou trois religieuses. Cette circonstance m'en apprit, sur l'ordre qui régnait dans la maison.* »<sup>21</sup>. La présence des sentinelles à chaque façade du mur dénote du manque de liberté des pensionnaires. A cet égard, toutes les précautions sont prises pour empêcher toute évasion.

A travers le séjour de Sœur Suzanne Simonin dans les trois couvents : Sainte-Marie, Longchamp et Sainte-Eutrope d'Arpajon, on note donc l'omniprésence de la prison sous l'Ancien Régime. Elle est à l'horizon de toute action politique violente. Elle sanctionne, stigmatise les existences qui entendent s'émanciper des normes dans le domaine politique ou religieux. C'est pourquoi la maison des Simonin et les couvents sont appréhendés ici négativement.

Mais pour mieux cerner tous les contours de ces espaces, on les analysera à la lumière des concepts de prégnance et de saillance.

## **II.- UNE SEMANTIQUE DU CARCERAL A PARTIR DES NOTIONS DE SAILLANCE ET DE PREGNANCE**

Du point de vue sémantique, la subjectivation de la représentation, telle qu'elle fonctionne ici peut être justifiée par les concepts de prégnance et de saillance théoriquement élaborés par René Thom. Selon ce dernier ce concept engendre « *le couple continuité-discontinuité ; continuité à la fois spatiale et temporelle et, en même temps, discontinuité qualitative des apparences sur ce continuum spatiotemporel* »<sup>22</sup>. Rapporté à l'analyse



littéraire, il peut permettre de comprendre, au niveau sémantique, les phénomènes de continuité et de discontinuité de sens que les sujets narrateurs ou les sujets personnages accordent à leur perception. On peut aussi mesurer comment leurs idées se poursuivent pour constituer un concept ou au contraire se disloquent pour ne donner que des états d'âme. Chez Suzanne Simonin les choses paraissent très simples. Mais elles sont lisibles à travers deux situations distinctes : la continuité (ou la prégnance) et la discontinuité (ou la saillance).

Dans la perspective des travaux de René Thom, « *La prégnance d'une forme est une forme qui a la capacité d'attirer l'attention et de se reconstituer, même si elle n'est présentée que de manière très fragmentaire dans le champ d'expérience du sujet* »<sup>23</sup>. Effectivement, la prégnance est saisie ici de façon prosaïque dans le champ d'expérience de Suzanne Simonin. Celle-ci est liée à ses rares moments de bonheur tant à la maison qu'au couvent parce qu'elle connaît partout : « *Peines chez mes parents ; peines au couvent de Sainte-Marie ; peines au couvent de Longchamp, peines partout.* »<sup>24</sup>

En famille, avant son départ au couvent de Sainte-Marie, Suzanne Simonin connaissait la quiétude, le bonheur. Issue d'une famille bourgeoise dont « *père était avocat ; il avait épousé ma mère dans un âge assez avancé. Il en eut trois filles. Il avait plus de fortune qu'il le en fallait pour les établir solidement* »<sup>25</sup>, elle était à l'abri du besoin. En sus, elle bénéficiait, à l'instar de ses deux sœurs, de l'affection parentale. A ces avantages, facteurs d'épanouissement, s'ajoutent les dispositions naturelles liées à la naissance des trois filles : « *Comme nous étions venues au monde à peu de distance les unes des autres, nous devînmes grandes toutes les trois ensemble.* »<sup>26</sup>.

Le peu d'écart entre les filles de cette famille constitue un ferment d'amitié et d'harmonie. De fait, la maison familiale est considérée comme un espace d'épanouissement, donc de bonheur pour Suzanne Simonin. De même, son séjour à Longchamp et à Sainte-Eutrope est marqué par une illusion de bonheur.

Le couvent de Longchamp s'établit, sous le règne de Mme de Moni, sous l'égide d'une prégnance positive. La Supérieure de Moni est une femme sensible et aimable. Cet amour est à base d'estime et d'admiration. Avec elle, Sœur Suzanne se trouve en harmonie mystique et partage ses convictions religieuses. Cette mère des novices, en voulant adoucir sa peine, l'engage sans retour dans la voie de la religion : « *Le temps du*

*postulat se passa ; celui de prendre l'habit arriva et je le pris. Je fis mon noviciat sans dégoût. Je passe rapidement sur deux années, parce qu'elles n'eurent rien de triste pour moi que le sentiment secret que je m'avançais pas à pas vers l'entrée d'un état pour lequel je n'étais point faite »<sup>27</sup>. .*

La Supérieure de Moni est le symbole de la vraie religion, du moins celle qui prône l'amour, la justice, la miséricorde, etc. C'est pourquoi, elle est, aux yeux de Sœur Suzanne, pétrie de qualités, notamment son goût très prononcé pour la vertu, la piété, la franchise, la douceur et l'honnêteté. Toutes ces qualités font d'elle l'image de la véritable mère que Suzanne Simonin cherche en vain. Cette illusion de bonheur n'est pas absente du couvent de Sainte-Eutrope d'Arpajon.

Sous le règne de la Supérieure délurée et lubrique, Sœur Suzanne a des moments de répit et de quiétude. Cette obsédée sexuelle mais investie des valeurs humanistes, érige le couvent en un lieu de divertissements : « *Nous nous amusions ainsi d'une manière aussi simple que douce, lorsque la porte s'ouvrit avec violence...* »<sup>28</sup>. Avec cette Supérieure aimable et sensuelle, le couvent devient un lieu mondain par excellence. On y retrouve toutes sortes de distractions, notamment des jeux, des rires, des caresses : « *Depuis l'extrémité de mes pieds jusqu'à ma ceinture, me pressant tantôt dans un endroit, tantôt en un autre, elle m'exhortait en bégayant et d'une voix altérée et basse, à redoubler mes caresses ; je les redoublais...* »<sup>29</sup>.

En somme, la maison familiale et les couvents sont, dans une certaine mesure, marqués par la prénance de bonheur. Cette continuité de bonheur affecte ces lieux de la valeur positive. Mais cette prénance de bonheur est transmutée par une saillance de malheur.

A la continuité de bonheur (prénance de bonheur), succède la discontinuité malheureuse (la saillance de malheur). En effet, la saillance telle qu'employée par René Thom, « *est liée à la sensation d'une discontinuité qualitative qui peut impliquer un ou plusieurs sens à la fois* »<sup>30</sup>.

Dans la maison des Simonin, l'intrusion du jeune fiancé de la fille aînée constitue une situation de rupture. Ainsi la situation de bonheur s'est transformée en situation de malheur. Cette saillance, normalement n'est pas susceptible de changer l'atmosphère de la maison. Malheureusement, ce qui n'était qu'une simple saillance devient une prénance ; si l'on s'en tient à cette définition de René Thom : « *La prénance, en appelle au biologique, à la longue durée, à l'inscription*

*profonde, en positif comme en négatif dans le psychisme du sujet. »<sup>31</sup> Finalement, le départ du soupirant de la sœur de Suzanne Simonin n'est pas total. Il laisse des traces affectives dans la maison : « J'aperçus qu'il me distinguait et qu'elle ne serait incessamment que le prétexte de ses assiduités. Je pressentis tout ce que ces attentions pouvaient m'attirer de chagrins, et j'en avertis ma mère... Quatre jours après, ou du moins à peu de jours, on me dit qu'on avait arrêté ma place dans un couvent, et le lendemain j'y fus conduite. »<sup>32</sup>.*

Cette décision de la mère, à l'origine des malheurs de Suzanne Simonin, apparaît ainsi comme la motivation sémiotique du malheur. Par là, la saillance (l'intrusion brutale du fiancé de sa sœur et son apparent désir de Suzanne Simonin) affecte la prégnance (harmonie entre les filles). D'où la conjonction prégnante devient une disjonction saillante (à ce moment précis). Du reste Suzanne Simonin n'avait aucun goût pour l'état religieux. Son désir le plus ardent était de se marier comme l'ont fait ses deux sœurs aînées : « *Mes deux sœurs établies, je crus qu'on penserait à moi, et que je ne tarderai pas à sortir du couvent. J'avais alors seize ans et demi. On avait fait des dots considérables à mes sœurs ; je me promettais un sort égal au leur, et ma tête s'était remplie de projets séduisants, lorsqu'on me fit demander au parloir. C'était le père Séraphin, ... ainsi il n'eut pas d'embarras à m'expliquer le motif de sa visite. Il s'agissait de prendre l'habit. »<sup>33</sup>*

Dans ce contexte, l'univers familial devient une prégnance négative, c'est-à-dire une continuité de malheur. Il devient donc un espace-prison. Cette prégnance de malheur est relayée par une saillance de bonheur, notamment avec le Père Séraphin, directeur de conscience des Simonin. Pour reprendre l'expression de René Thom, « *La saillance est un phénomène purement accidentel et n'est pas répété, au bout de peu de temps, l'investissement s'affaiblit et disparaît. »<sup>34</sup>*. En effet, lors de la période de persécution de Suzanne Simonin, tant en famille qu'au couvent de Sainte-Marie, le Père de Séraphin lui a apporté un brin d'espoir et de bonheur : « *Ce prêtre était entré tard dans l'état religieux. Il avait de l'humanité. Il m'écouta tranquillement et me dit : Mon enfant, plaignez votre mère ; plaignez-la plus encore que vous ne la blâmez. Elle a l'âme bonne. Soyez sûre que c'est malgré elle qu'elle en use ainsi. »<sup>35</sup>*

Paradoxalement, le Père Séraphin (le père religieux) est un homme bon qui s'ouvre à la jeune fille lui donnant ainsi l'occasion de parler de ses peines familiales et conventuelles. En revanche, le père (père de famille), bien qu'elle se mette à genoux devant lui, refuse de lui adresser

la parole. Dès lors, le Père Séraphin devient le symbole du bonheur (ici la saillance) et le père Simonin le malheur (ici la continuité de malheur donc la prégnance). Cette tare familiale n'est pas sans incidence sur la vie de la jeune fille au couvent.

Les couvents de Sainte-Marie, de Longchamp et de Sainte-Eutrope revêtent une prégnance de malheur. D'un couvent à l'autre, Sœur Suzanne est en proie à la souffrance. Elle est partout maltraitée par les autres religieuses : « *Je vis qu'après l'éclat que j'avais fait, il était impossible que je restasse ici longtemps et que on n'osera pas me remettre en couvent... Je demeurai assez longtemps sans entendre parler de qui que ce fût. Celles qui m'apportaient à manger entraient, mettaient mon dîner à terre et s'en allaient en silence. Au bout d'un mois, on me donna des habits de séculière* »<sup>36</sup>.

A priori, le couvent est le lieu d'expression des valeurs chrétiennes. Mais derrière cette façade respectable, se trouve un monde hiérarchisé qui distingue les maîtres (les mères supérieures) et des esclaves (les religieuses au bas de l'échelle). Par ailleurs, le terme « Sainte » (qui implique la pureté, les vertus chrétiennes) dans le vocable Sainte-Marie, contraste avec châtement, torture dont Suzanne est victime. Ce sadisme, comme déjà évoqué, trouve un écho favorable à Longchamp, surtout avec le règne de Sœur Sainte-Christine : « *On me rendait responsable de tout, et ma vie était une suite continue de délits réels ou simulés, et de châtements. Ma santé ne tint point à des épreuves si longues et si dures ; je tombai dans l'abattement, le chagrin et la mélancolie* »<sup>37</sup>. Cette continuité de malheur lui vaut son transfert à Sainte-Eutrope d'Arpajon. Là encore, elle connaît les pires supplices car « *le nouveau directeur également persécuté de ses supérieurs, me persuade de me sauver de la maison* »<sup>38</sup>.

Le texte de Denis Diderot montre que l'enfermement, du moins la vie en couvent modifie la personnalité des religieuses. La retraite les déprave et fait d'elles des montres. De ce fait, le roman en appelle à la sensibilité et plaide en faveur des sentiments religieux authentiques.

Sœur Suzanne prenant le relais de Diderot, fait le procès des institutions religieuses coercitives, contraires à la véritable religion car elle est à la base de la souffrance de l'homme. C'est pourquoi le couvent apparaît comme une « caverne d'anthropophages », une société parallèle en proie à la violence, physique et mentale, qui conduit les faibles à

la mort. Dans l'œuvre, la maison familiale et le couvent ne sont donc plus perçus comme des espaces ouverts ; ce sont des prisons. Ainsi le père de famille et le père religieux se confondent. C'est la raison pour laquelle Diderot proteste contre l'Ancien Régime qui garantit le pouvoir absolu du Roi sur ses sujets, l'autorité du père religieux sur ses fidèles et celle du père de famille sur sa femme et ses enfants (le despotisme de M. Simonin). Globalement, le livre est affecté par le malheur (la prégnance négative ou de malheur.).

## CONCLUSION

En définitive, dans *La Religieuse* de Denis Diderot, l'espace représenté est transfiguré. Les différents espaces (les couvents et la maison familiale) appréhendés sont négativement connotés. Suzanne est persécutée aussi bien dans sa famille que dans les différents couvents où elle a séjourné. C'est dire que les contraintes familiales ont comme substitut les vocations religieuses. A travers les trois couvents, Sainte-Marie, Longchamp et Sainte-Eutrope où on l'a incarcérée, Suzanne découvre un univers clos d'où les véritables sentiments sont absents. Pour finir, dans cette œuvre, on note un discours dénonciateur qui, au-delà de la claustration elle-même, s'en prend à tout un système politique, religieux et familial.

## NOTES

- 1 Durand (Gilbert), *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire : introduction à l'archétypologie générale*, Paris, P. U. F., 1963, p. 31.
- 2 Diderot (Denis), *La Religieuse*, Paris, Librairie Générale Française, 1983.
- 3 Durand (Gilbert), *Op. cit.*, p. 19.
- 4 Diderot (Denis), *Op.cit.*, p. 152.
- 5 Barthes (Roland), « Introduction à l'analyse structurale des récits » in *Communication* 8, Paris, Seuil, 1981, p. 20.
- 6 Diderot (Denis), *Op. cit.*, p. 12.
- 7 Diderot (Denis), *Op. cit.*, p. 27.
- 8 *Ibid.*, p. 28.
- 9 *Ibid.*, p. 31.
- 10 Diderot (Denis), *Op. cit.*, p. 14-15.
- 11 *Ibid.*, p. 26.
- 12 *Ibid.*, p. 18-19.
- 13 Diderot (Denis), *Op. cit.*, p. 53.
- 14 *Ibid.*, p. 63.
- 15 *Ibid.*, p. 94-95.
- 16 Diderot (Denis), *Op. cit.*, p. 153.
- 17 *Ibid.*, p. 130.
- 18 *Ibid.*, p. 202.
- 19 *Ibid.*, p. 204.

- 20 Diderot (Denis), *Op. cit.*, p. 204.  
 21 *Ibid.*, p. 128-129.  
 22 René (Thom), in *L'Inconscient et la science*, Paris, Dunod, 1991, p. 65.  
 23 René (Thom), *Op. cit.*, p. 68.  
 24 Diderot (Denis), *Op. cit.*, p. 152.  
 25 *Ibid.*, p. 12.  
 26 *Ibid.*, p. 13.  
 27 *Ibid.*, p. 42.  
 28 Diderot (Denis), *Op. cit.*, p. 145.  
 29 *Ibid.*, p. 148.  
 30 René Thom, *op.cit.*, p. 65.  
 31 *Ibid.*, p. 84.  
 32 Diderot (Denis), *Op. cit.*, p. 13.  
 33 *Ibid.*, p. 13-14  
 34 René (Thom), *Op. cit.*, p. 81-82.  
 35 Diderot (Denis), *Op. cit.*, p. 28.  
 36 *Ibid.*, p. 26.  
 37 *Ibid.*, p. 204-205 .  
 38 *Ibid.*, p. 204-205.

## BIBLIOGRAPHIE

### I- CORPUS

Diderot (D.), *La Religieuse*, Paris, Librairie Générale Française, 1983.

### II- OUVRAGES GENERAUX, CRITIQUES SUR DIDEROT ET SES ŒUVRES ROMANESQUES

Béatrice (D.), *Le Siècle des Lumières*, Paris, MA édition, 1987.

Billy (A.), *Denis Diderot- Œuvre*, Paris, Gallimard, 1951.

Bonnet (J. C.), *Diderot, Textes et débats*, Paris, Librairie Générale Française, 1984.

Lepape (P.), *Diderot*, Paris, Flammarion, 1991.

Mauzi (R), *Édition de La Religieuse, dans la « Bibliothèque de Cluny »*, Paris, Armand Colin, 1961.

May (G.), *Diderot et « La Religieuse », étude historique et littéraire*, Paris, Newhaven, P.U.F., 1979.

### III- OUVRAGES METHODOLOGIQUES ET THEORIQUES

Berchtold (J.), *Les prisons du roman (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle). Lectures plurielles et intertextuelles du « Guzman d'Alfarache » à « Jacques le fataliste »*, Genève, Droz, 2000.

Barthes (R.), « Introduction à l'analyse structurale des récits » in *Communication n°8*, Paris, Seuil, 1981.

Durand (G.), *Les Structures anthropologiques : Introduction à l'archétypologie Générale*, Paris, P.U.F., 1963.

Foucault (M.), *Surveiller et Punir, Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1994 (1975).

*L'Inconscient et la Science*, ( dir.) Dorey (R.) Paris, Dunod, 1991.







